

# Copi, ou les métamorphoses du mauvais esprit

Le 11 décembre 1987, alors que Copi est en train de mourir du sida dans une chambre de l'hôpital Claude Bernard, la Mairie de Paris lui décerne *in extremis* le Grand Prix de littérature dramatique. Strictement honorifique, cette distinction ne vaut pas grand-chose si ce n'est qu'elle témoigne des liens étroits qui unissent l'artiste à la capitale. Mais curieusement, à l'heure où les pouvoirs officiels cherchent à adouber Copi et peut-être aussi à le capter, celui-ci leur oppose une absence définitive. Il meurt trois jours plus tard, à l'âge de quarante-huit ans.

Bien sûr, cette ultime dérobade n'est pas volontaire mais on ne peut s'empêcher de la trouver particulièrement raccord avec le caractère de Copi, personnalité insaisissable, marginale, multiple, rétive à toute tentative d'assignation – en un mot : *hors catégorie*. Pourtant, si Copi est un sujet fuyant, volatile, une certitude demeure : il reste inextricablement lié à la France où il vécut la moitié de sa vie et publia une quinzaine de pièces de théâtre en français, sa « langue maîtresse »<sup>1</sup>. Entre les cafés de Saint-Germain, les *backrooms* de Pigalle, les pissotières de Saint-Sulpice et « les escaliers du Sacré-Cœur »<sup>2</sup>, Copi a entretenu un lien affectif et littéraire avec Paris, ville légendaire et « caricaturale » qu'il aimait pour ses soirées mondaines, ses lieux de plaisir et ses sites touristiques. Aussi, pour comprendre ses affinités avec l'« esprit français », c'est-à-dire avec cet élan de subversion post-soixante-huitard animé par la conviction que « tout est possible », il faut sans doute commencer par se demander comment un jeune homme né en 1939 à Buenos Aires put se retrouver propulsé dans la frénésie de la capitale, côtoyer des gens comme Wolinski, Siné ou Christian Bourgois et devenir ainsi le plus parisien des poètes argentins.

## « *Un toast à l'Internationale argentine !* »

La rencontre avec la France eut lieu en deux temps. Copi y arriva pour la première fois à l'âge de douze ans, en 1952. Son père, Raúl Damonte Taborda, dirigeait le journal de gauche *Crítica* et après le coup d'État de Juan Perón en 1945, ses engagements politiques le contraignirent à des exils réguliers. Aidé par le président uruguayen qui le nomma consul à Reims, Damonte s'établit à Paris et y scolarisa son fils qui se familiarisa avec la langue française. Après avoir passé le reste de sa jeunesse à Montevideo puis à Buenos Aires, Copi repart de lui-même pour Paris à vingt-deux ans, alors que la situation de l'Argentine se dégrade. Il est bientôt rejoint par des milliers de compatriotes qui fuient à leur tour la dictature des généraux – puis celle de Videla – et choisissent de se réfugier en France, terre d'accueil et de liberté que les événements de Mai 68 ont rendue encore plus attirante.

Débarque alors une jeune génération, très active dans les milieux artistiques. Elle forme la nébuleuse des « Argentins de Paris », expression qui célèbre un métissage heureux et glorifie l'histoire d'amour vécue entre les deux pays. Composée de metteurs en scène (Victor García, Jorge Lavelli, Alfredo Arias), de comédiens (Facundo Bo, Marucha Bo, Marilú Marini), de danseurs (Graziella Martinez, Marcia Moretto), d'écrivains (Raúl Escari) et de

---

<sup>1</sup> « Je m'exprime parfois dans ma langue maternelle, l'argentine, souvent dans ma langue maîtresse, la française. Pour écrire ce livre mon imagination hésite entre ma mère et ma maîtresse ». Ainsi commence *Río de la Plata*, le dernier texte de Copi qu'il n'eut pas le temps d'achever (*Album Copi*, Éditions Christian Bourgois, 1990, p. 81).

<sup>2</sup> Référence à sa pièce de théâtre : Copi, *Théâtre 2 – Les Escaliers du Sacré-Cœur*, Éditions 10/18, 1986

plasticiens (Antonio Seguí, Juan Stoppani, Roberto Plate), cette tribu se distingue par son tempérament baroque, son goût pour les formes de spectacles populaires (cabaret, music-hall, revue) mais aussi par sa sympathie pour le bizarre, le macabre et la célébration du monde des morts. Dans un contexte d'insouciance, d'effervescence mais aussi de précarité, les « Argentins de Paris » investissent les champs de la création tous azimuts, du théâtre d'avant-garde aux arts appliqués. Beaucoup d'entre eux dessinent des affiches publicitaires, des pochettes de disque, du mobilier, des bijoux. Ils passent très facilement d'un genre à un autre et sont reçus à bras ouverts par les artistes français, ce qui donne lieu à plusieurs associations mémorables : Marguerite Duras et Carlos d'Alessio, Claude Régy et Armando Llamas<sup>3</sup>, Catherine Ringer et Marcia Moretto à qui les Rita Mitsouko dédieront plus tard *Marcia Baila*, inoubliable oraison funèbre dont le clip restitue bien la fièvre latino qui gagna Paris<sup>4</sup>.

À l'image des autres membres du groupe, Copi fait preuve d'un grand éclectisme puisqu'il est à la fois comédien, metteur en scène, auteur de pièces de théâtre, de romans, de nouvelles et dessinateur pour plusieurs journaux ancrés à gauche : *Le Nouvel Observateur*, *Libération*, *Charlie Mensuel*, *Hara-Kiri*, *Gai Pied* – titres emblématiques de l'époque. À peine arrivé à Paris, il fait la rencontre de Jérôme Savary, metteur en scène franco-argentin, homme-orchestre doté d'incontestables talents de chef de troupe. Au mitan des années soixante, Jérôme Savary en est encore à ses débuts. Il vient de s'installer à Paris et fréquente beaucoup d'artistes hispanophones comme Fernando Arrabal, Alejandro Jodorowsky ou Victor García, et jette ainsi un pont entre les deux communautés. Avec Copi, ils se découvrent de nombreux points communs. Ils ont tous les deux dessiné dans la revue argentine *Tía Vicenta*, traînent au « village » de la Contrescarpe, aiment boire, « déconner », jouer et se déguiser. Ils investissent alors le Théâtre de Plaisance, une petite salle du quatorzième arrondissement qui accueille de tous jeunes artistes. Savary y monte *Le Labyrinthe* d'Arrabal, dans lequel Copi esquisse quelques pas de danse, et le dimanche, ils jouent ensemble des duos loufoques et improvisés, en espagnol, devant des familles d'immigrés qui viennent avec leurs enfants. Copi se déguise en crocodile ou en rat et Savary en princesse ou danseur de tango...

Thibaud Croisy,  
paru dans le catalogue de l'exposition *L'Esprit français, Contre-cultures 1969-1989*,  
sous la direction de Guillaume Désanges et François Piron,  
Éditions La Découverte / La maison rouge, 2017

Texte revu le 02.08.2018

---

<sup>3</sup> Né en Espagne en 1950, Armando Llamas vécut en Argentine jusqu'à l'âge de trente ans. Au vu de sa culture, de ses inspirations et de ses fréquentations, il ne paraît pas scandaleux de lui faire une petite place dans la mouvance des « Argentins de Paris ».

<sup>4</sup> Carlos d'Alessio composa les musiques des films de Marguerite Duras, dont le thème bien connu d'*India Song* (1975) ; Armando Llamas fut l'assistant de Claude Régy ; et Marcia Moretto, la professeur de danse de Catherine Ringer avec qui elle joua une pièce d'Armando Llamas, *Silences nocturnes aux îles des fêtes* (1977). Sur la vague d'immigration argentine, voir le livre de René de Ceccatty, *Mes Argentins de Paris* (Éditions Séguiers, 2014) qui raconte les tribulations de cette faune à travers les portraits de trois d'entre eux : Hector Bianciotti, Silvia Baron Supervielle et Alfredo Arias.